

Isa Melsheimer, „Metabolic Rift“

Exposition du 18 octobre au 21 décembre 2019

Vernissage le 17 octobre 2019

D'après la définition marxiste empruntée à John Bellamy Foster, la fracture métabolique (the metabolic rift) est «la fracture irréparable dans le processus interdépendant du métabolisme social» (K. Marx, *Das Kapital*) ou la déconnection de l'interaction métabolique entre l'humanité et le reste de la nature dérivée de la production capitaliste et de la division croissante entre la ville et la campagne. Isa Melsheimer adopte ce concept - récemment utilisé dans le débat sur la nouvelle ère géologique, l'Anthropocène, définie par l'influence de l'humain sur l'environnement - pour le projeter dans au moins deux autres horizons culturels.

Le premier est le Métabolisme, un mouvement d'architecture originaire du Japon d'après-guerre dont le maître est Kenzo Tange et dont l'acte fondateur est l'exposition Osaka World en 1970. Les projets futuristes et utopiques des métabolistes japonais, engagés dans le processus de reconstruction du Japon des décombres de la guerre, étaient de concevoir des structures qui imitaient le fonctionnement d'un organisme vivant. Des modules reproductibles et multipliables comme des cellules, des villes flottantes, des maisons-bambou ou champignon étaient conçus pour donner naissance à une architecture «vitale» et pour promouvoir l'échange, la circulation, comme un souffle entre artefact, Homme et Nature.

L'imagination futuriste irradie aussi le second horizon de référence de l'exposition d'Isa Melsheimer: la littérature et la culture visuelle de la science-fiction.

Je dirais plus précisément que ce champ conceptuel permet à l'artiste de mettre en scène le lieu où se déroule son histoire, un endroit dans lequel la parabole négative de Karl Marx la chevauche et matérialise les projections utopiques/dystopiques des métabolistes japonais.

De la fracture métabolique, il pleut des concrussions de céramiques émaillées dans l'espace d'exposition : les séries des Bactéries (petits objets sans formes, des masses buboniques de matière coagulée, des visions macroscopiques des cellules d'un organisme infecté par un virus) inaugurent et accompagnent le développement du processus métabolique.

Les céramiques viennent de la glaise, la glaise de la terre - terre et eau (l'artiste elle-même a créé ce composé de glaçure). La réaction biochimique donne naissance à des effets et à des synthèses (anabolisme) et dégradations (catabolisme) lorsque le geste de production se réfère à un alchimiste et presque à un procédé de sorcellerie suggéré par l'image imprimée de *Vorhang* (*Slothrop*).

Sur le rideau (élément du lieu théâtre-cinématographique par excellence), l'artiste masquée lance un anathème depuis un marécage. Ce marécage d'où l'image a été prise se nomme Peenetal (du nom de la rivière Peenetal) et finit dans la région du Peenemünde connue pour son centre de recherches militaires dans lequel, pendant la Seconde guerre mondiale l'armée allemande a mené des expérimentations sur des armes guidées et des roquettes à longue portée. La forme fuselée des missiles est suggérée dans deux œuvres: *Survival bag*, un cactus momifié et des lambeaux de tissu,

et dans *Neon West* (éléments de céramiques de la forme d'un cactus et des objets architecturaux en béton).

L'environnement dessiné par le rideau est sombre, peut-être même toxique, celui où Argala Marabou vit (un oiseau, cousu sur le deuxième pan de rideau, de la famille des cigognes mais qui vit dans les ordures qu'il mange). Le masque (*Facekini*), aussi monstrueux que les personnages de *Resident Evil: afterlife* juxta les sculptures de bâtiments miniatures avec des mâchoires grandes ouvertes qui montrent des rangées de dents ensanglantées (*Afterlife*), aussi bien que des structures cubiques envahies par une végétation fluorescente dont les couleurs semblent changer seulement si on éloigne son regard, fondues comme la glace au soleil ou sous l'effet d'une infection qui imprègne l'espace (*Peene Valley*).

À travers la «fracture métabolique», la vision du monde est sombre, de cette couleur que l'amertume, mais parfois aussi l'ironie, a. Pour ceux qui aiment la science-fiction et la culture populaire, il sera ironique de trouver dans le titre de *Vorhang (Slothrop)* le nom du protagoniste, Tyrone Slothrop, de *Gravity's Rainbow* de Thomas Pynchon, une histoire d'espionnage sur le sexe et les armes qui se déroule pendant la seconde guerre mondiale dans un contexte tragico-mique dramaturgique. Le titre de la sculpture *Neon West*, quant à lui, renvoie à l'œuvre du «marxiste-écologiste» Mike Davis, de *Casino Zombies: Les histoires vraies* de Neon West.

En parcourant ce microcosme de monades colorées, d'unités totales ou de parties minimales d'un tout en évolution, le visiteur pourra alors réfléchir aux questions que Karl Marx, les métabolistes et les auteurs de science-fiction ont posées sur l'idée d'un avenir qui interroge éminemment notre contemporanéité: la durabilité, la survie de l'humanité avec l'environnement dans ses relations avec l'industrie et la culture, ou sa disparition dans un processus d'effondrement et de déshumanisation similaire à celui de Tyrone Slothrop.

Texte: Martina Panelli